

LE PROTECTEUR

LA RÉALISATRICE



ALEX BANSY

ALEX BANSY

Le Protecteur

La Réalisatrice

© ALEX BANSY, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9043-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Le vice-président des États-Unis était assis dans son bureau, à la Maison-Blanche. À sa droite se positionnait une très belle bibliothèque où jonchaient des dossiers confidentiels et quelques romans de plusieurs catégories. Derrière lui se trouvait une grande fenêtre. À sa gauche, un canapé en cuir blanc à deux places, en face, deux fauteuils de la même matière et d'une teinte identiques. À son centre était déposée une table basse, avec deux pieds en aspect de statuettes qui maintenaient la plate-forme en verre ovale.

Sur son bureau, tout était bien rangé à sa place. Il contenait deux portraits, un du Président des États-Unis et l'autre de sa femme et de sa fille. Un gobelet à crayon se positionnait devant lui ainsi qu'un rouleau de scotch professionnel. Le téléphone se trouvait à sa gauche près de la photo familiale. Et le récepteur pour appeler sa secrétaire se présentait à sa droite à côté du portrait du Président.

Aujourd'hui, il portait un costume gris, une chemise blanche et une cravate à fleurs. Coiffer en arrière, poivre et sel. Les rides commençaient à se voir sur son visage, car il entamait la cinquantaine.

Il prit le combiné qu'il déplaça vers son oreille gauche et composa le numéro du siège au FBI de Washington, car il ressassait en tête un projet et voulait en discuter avec le directeur du FBI en personne.

Une voix de femme se fit entendre au bout du fil :

— Le siège du FBI de Washington, bonjour !

— Je voudrais parler à monsieur Rodriguez, s'il vous plaît.

— De la part ?

— Du vice-président, monsieur Logch.

— Veuillez patienter un instant, Monsieur Logch, merci !

Il reçut dans son oreille la musique d'attente, changea de main le combiné du téléphone, regarda sa montre Festina et soupira. Tout à coup, la mélodie de Vivaldi « les Quatre Saisons » s'interrompit et une voix d'homme débarque pour la remplacer :

— Oui, Rodriguez, en personne. Que désirez-vous, Monsieur Logch ?

— Je voudrais vous parler d'un projet qui me chagrine depuis un certain temps déjà, et souhaiterais vous en faire part tout de suite. Mais pour cela, il faudrait que vous veniez à la Maison-Blanche immédiatement.

— Pourquoi ? Vous pouvez me l'expliquer au téléphone, Monsieur Logch.

— Non, ça doit rester entre nous !

— Si vous avez peur des enregistrements, je peux demander au service de la NSA de brouiller la ligne et d'arrêter la bande.

— Hors de question, je veux que vous vous déplaciez jusqu'à mon bureau immédiatement ! Je vous attends, à tout de suite.

Il raccrocha sans patienter. Il resta un moment à écouter le silence qui se propageait dans la pièce, puis appuya sur le bouton du récepteur et dit à sa secrétaire :

-Brigitte ! Quand vous verrez monsieur Rodriguez, contactez-moi. Merci.

— Bien, monsieur.

Il retira son doigt du récepteur. Recula son fauteuil ergonomique à roulette en cuir noir, se leva, s'avança vers sa grande fenêtre et admira le magnifique jardin extérieur de la maison blanche en mettant ses mains derrière son dos, puis réfléchis à son projet.

Le directeur du FBI, monsieur Rodriguez sortit de son bureau qui se trouvait au quinzième étage. Il enfila sa veste noire, marchant dans un long couloir jusqu'à une ouverture d'ascenseur. Il appuya sur le bouton d'appel. Celui-ci clignota pour dire qu'il avait bien reçu son ordre. Rodriguez, âgé de trente-deux ans, aux cheveux bouclés bruns. Mesurant un mètre quatre-vingts, large

d'épaules, son sport favori, la musculation dans les salles de fitness. Soudain, les portes de l'ascenseur coulissèrent. Il s'engouffra à l'intérieur. Celles-ci se refermèrent juste derrière lui, il appuya sur le bouton du rez-de-chaussée qui s'alluma en orange et commença à descendre. À mi-chemin, celui-ci s'arrêta pour permettre à deux personnes, une femme et un homme d'entrer. Ils se saluèrent poliment.

Monsieur Rodriguez s'avança vers l'accueil et prévint à la jeune brune située derrière un comptoir qu'il s'absentera à son bureau jusqu'à dix-huit heures. Il admira en même temps le joli décolleté qu'elle avait mis depuis hier, puis retourna vers l'ascenseur pour descendre au sous-sol où étaient stationnées les voitures du personnel de cet établissement.

*

* *

Dans un studio de cinéma d'Hollywood, la réalisatrice Christine Waller avait terminé la première exhibition pornographique et avait dit aux acteurs de s'arrêter quelques minutes pour retrouver des forces, car la deuxième séance allait bientôt reprendre. Mademoiselle Waller commença à discuter avec le metteur en scène pour revoir quelques lignes du scénario. Elle avait des yeux verts clairs, s'était teint les cheveux en rouge qui descendaient à hauteur de ses épaules. Elle mesurait environ un mètre soixante-dix et détenait des formes pulpeuses qui faisaient monter un homme au septième ciel. Elle était habillée d'un simple t-shirt blanc avec un dessin imprimé en plein milieu, qui représentait une caméra et d'un pantalon noir très moulant qui collait à sa peau comme un cycliste.

Tout à coup, la sonnerie de son téléphone portable interrompit la conversation avec le metteur en scène. Elle s'en excusa et se dirigea vers son trône de studio où se trouvaient sa caméra et son sac à main. Christine le fouilla, prit son cellulaire, décrocha et le porta vers son oreille droite :

-Christine Waller... Ha ! Maria, ça va (elle s'assit sur sa chaise où était inscrit son nom au dossier), tu arrives aux États-Unis... Quand ? Demain, c'est super... (Elle croisa ses jambes) Je logerais à Los Angeles... C'est génial, je viendrais te prendre à l'aéroport, si tu le veux bien... Là, je réalise un film qui s'intitulera « un monde de plaisir »... D'accord, salut à demain.

Elle raccrocha puis remit son téléphone dans son sac et récupéra la conversation avec le metteur en scène.

*

* *

Monsieur Rodriguez s'arrêta devant une barrière. Un homme en uniforme sortit de sa petite cabane et se dirigea vers la voiture. Rodriguez appuya sur un bouton qui se trouvait sur la portière. La vitre descendit électriquement. Le policier se courba et dit :

— Oui ?

— J'ai rendez-vous avec le vice-Président.

— Vous êtes...

— George Rodriguez du FBI (il ôta son portefeuille de la poche intérieure de sa veste et le déplia).

— OK. Je voudrais votre arme de service s'il vous plaît !

— Bien sûr. (Il sortit son Beretta.

92,9 mm de l'holster d'épaule. Et le donna au policier.)

— Merci.

L'homme en uniforme retourna dans sa petite cabane et appuya sur un mécanisme qui fit monter la barrière. George accéléra et dépassa la sentinelle. La rambarde redescendit. Il s'arrêta près de la porte d'entrée, sortit de voiture puis entra dans le hall de la Maison-Blanche. Un individu vêtu de noir s'approcha de Rodriguez et le fouilla. Beaucoup de vigiles armés entreprenaient des rondes à l'intérieur de la maison et même à l'extérieur. Le Men in black guida monsieur Rodriguez vers le bureau du vice-président.

Brigitte remarqua les deux hommes qui s'avançaient vers son secrétaire et avertit monsieur Logch de l'arrivée de George Rodriguez par son récepteur. Était vêtue d'un tailleur turquoise, d'un chemisier blanc dont les deux boutons du haut étaient défaits. Elle avait attaché ses cheveux blonds en un chignon qui dégagait son visage et qui embellissait ses yeux bleus.

— Vous pouvez entrer, Monsieur

Rodriguez, le vice-président vous attend.

— Merci, confirma-t-il en interprétant
un petit sourire de courtoisie.

Brigitte se mit à rougir et accompagna Monsieur Rodriguez jusqu'au cabinet de Monsieur Logch. Il ouvrit la porte, pénétra puis la referma derrière lui. Le vice-président s'était rassis dans son fauteuil convivial et avait déposé un dossier jaune sur son office. Rodriguez s'avança vers le bureau, serra la main du vice-président et s'installa sur l'une des chaises ergonomiques, pour invités, en face de la table. Logch ouvrit le porte-document.

— M'avez-vous demandé monsieur

Logch ?

— En effet, je souhaiterais un homme

qui pourrait escorter n'importe qui, n'importe où et n'importe quand. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre et bien sûr sans interruption. Ce projet s'intitulera « Le Protecteur » et possèdera l'autorisation de tuer s'il se sent en danger, et que ses clients risquent leur vie.

— Vous voulez dire une protection rapprochée !

— C'est exact.

— Je détiens des agents réputés pour ça.

— Oui, mais pas assez compétents.

-Quoi ? Étonner en rejoignant le bureau. Alors pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Pour que vous participiez à mon projet, comme associé, mais aussi pour soutenir Le Protecteur.

— Qui constitue ?

— J'aimerais engager un ou deux de vos agents qui sont expérimentés en informatique et qui l'aideront dans ses déplacements.

Monsieur Rodriguez se cala dans son siège et réfléchit. Le vice-président le regarda dans les yeux et attendit sa réponse.

— Comment s'appelle-t-il votre protecteur ?

— Jonathan Coff.

— C'est un Français !

— Oui, voilà son dossier. (Il le donna à George.)

Il l'examina attentivement et nota que cet individu, parlant couramment anglais, était champion d'Europe de karaté, et qu'il travaillait en ce moment comme videur dans une discothèque à Cannes au « Night Beach » sur le bout de la Croisette. Il observa aussi sa photo et son identité. Jonathan est un jeune homme brun coiffé en brosse, il a des yeux marron, pèse soixante-dix kilos, mesure un mètre soixante-quinze et a vingt-six ans.

— Cette photo à quel âge ?

— Elle a trois ans.

— Je souhaiterais aller en France pour le chercher.

— Ce ne sera pas nécessaire, j'ai déjà engagé deux agents de la CIA pour le remmener ici, à mon bureau pour demain matin.

— Et gardera-t-il son nom ?

— Non, il s'appellera désormais John Blaster.

— Parfait alors je marche dans votre projet.

— Merci. On va fêter ça. (Il fit signe de la main à George de s'asseoir sur le canapé) Prenez place.

George Rodriguez remercia et s'installa. Pendant ce temps, le vice-président s'approcha de sa bibliothèque et appuya sur un bouton qui se trouvait en dessous d'une étagère. Une partie de sa librairie se bascula horizontalement et Rodriguez remarqua un service apéritif. Marc Logch prit une bouteille de pastis, une carafe d'eau et deux verres en cristal qu'il posa sur un plateau circulaire puis vint rejoindre son associé. Versa, un fond d'anis puis de l'eau, et tous deux trinquèrent.